Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 8

Artikel: Tsau pou
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194819

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

moins, la promesse et l'espérance? Après la brise du matin, le chaud soleil de midi viendra qui redonnera une nouvelle sève à cette fleur et lui rendra la feuille que tu convoites.

Mais, tu ne veux rien entendre. Midi est trop loin, selon toi, et tu exiges de la pauvre pâquerette une réponse immédiate, une réponse conforme à tes désirs impatients. Sois donc servi à souhait...

L'oracle a parlé encore... il a parlé et pour te dire, cette fois, le mot magique et décevant: « passionnément. »

Te voilà maintenant au comble de tes vœux. Le bonheur est à toi, complet, sans mélange. Tu le tiens avec cette petite feuille blanche qui tremble entre tes doigts... qui tremble en murmurant toujours le même mot, le mot décevant et magique: « passionnément. »

Oh! garde-le bien ton bonheur, car le destin veille...

Serre-la bien la petite feuille blanche, car... Mais c'en est fait déjà, l'orage a passé, emportant tout! Il ne te reste de ce bonheur de tout à l'heure que le souvenir et les regrets... Il ne te reste de la petite feuille blanche qu'un peu de pollen au bout des doigts.

Mais je t'entends... Tu espères bientôt retrouver ce que tu viens de perdre, n'est-ce pas? Hélas! ignores-tu donc que jamais la marguerite capricieuse ne se répète et que l'amour parti est à jamais perdu.

Oui, va, effeuille, effeuille: « un peu, beaucoup »... Effeuille encore: « passionnément »... Effeuille toujours: « plus du tout »

M. Rieux-Vausenne.

Salons fermés.

L'article intitulé *Caves et salons*, qui a paru dans notre précédent numéro, nous a valu, de la part d'un de nos lecteurs, cette spirituelle correspondance :

Des bords de la Lutrive, ce 18, II, 95.

Monsieur le Rédacteur,

Vous voudrez bien accorder une petite place dans vos colonnes à un jeune d'entre les fidèles lecteurs du *Conteur*.

Je viens de lire avec plaisir les lignes écrites il y a plus de 30 ans par un vigneron qui me fait l'effet d'avoir connu les petits travers de nos filles de Lavaux, aussi bien que les profondeurs de sa cave ou les recoins de son « boutelier », et certes ce n'est pas peu dire.

Malheureusement, ce plaisir est mêlé d'un peu de regret, en constatant que le côté faible, touché par la plume de son collaborateur, est encore, hélas! bien vulnérable, et que si ce bon vigneron vivait encore, il pourrait de nouveau rompre une lance contre le salon de sa chère épouse ou contre ceux de ses filles. Je me hâte d'ajouter que ce serait probablement en vain.

En effet, ce qui était vrai il y a 30 ans ne l'est pas moins en l'an de grâce 1895; et chacune de nos filles à marier croirait se manquer de respect si elle ne prouvait pas un amour sincère à son mari en lui apportant un ameublement de salon des plus luxueux. Cet ameublement, elle le disposera dans la pièce la mieux située, que le soleil égaiera de ses meilleurs rayons et qui devrait être la chambre de famille. Mais pas du tout. Le lendemain de la noce, les volets seront hermétiquement clos, et sur la porte, fermée à double tour, on lira ou on croira lire : *Entrée interdite..*

Le pauvre mari, s'il reçoit des amis le matin, n'aura pour ses hôtes d'autres ressources que la cave, car la chambre ordinaire ne sera probablement pas « faite ». Si c'est l'après-midi, la couturière ou une visite quelconque l'occuperont.

Quant à la cuisine, madame ne peut y tolérer la présence de personne, car un lavage fait la veille ne lui a pas permis de « poutzer » ses casseroles; et elle tient à son renom de bonne ménagère.

Si l'époux hasarde timidement le mot de salon, l'épouse se redresse d'un air de reine offensée, et sur lequel il n'y a pas à se méprendre.

Et pourtant, ce que ce salon toujours fermé a coûté de soucis et de peines, sans compter les écus que le papa n'a donnés qu'à regret, et pour cause..... Mais ce que fille veut.....

Le mois avant le mariage, la maman, la future et ses amies ont discuté et parlé toutes à la fois, de longues journées durant, pour savoir si les meubles seraient recouverts de satin ou de velours, s'ils seraient roses, amarante ou noirs. Enfin, après avoir penché pour le satin amarante pendant quatre mois, mademoiselle s'est décidée pour le velours noir.

Tout est en place... reposez en paix, meubles superbes, personne ne viendra troubler votre long sommeil; aucun fond de culotte ne ternira votre velours; le soleil aura beau lancer ses rayons les plus gais, ils ne seront reçus que par les volets soigneusement clos.

Si plus tard, dans une occasion extra rare, la maîtresse du logis fait le sacrifice d'ouvrir cette pièce, à l'entrée, on sent ce quelque chose de lourd qui nous oppresse, ce quelque chose d'indéfinissable que l'on ne peut comparer qu'à la sensation de froid qui nous saisit dans une chambre mortuaire.

Vous comprendrez, Monsieur le rédacteur, si l'on est content de descendre vers le guillon, et si la cave est gaie... C'est vrai qu'elle s'ouvre moins rarement que le salon.

Mais je termine. Je suis célibataire... pas encore endurci, et j'espère que ma femme, au lieu de luxe dont je n'ai cure, m'apportera, avec un caractère aimable, de quoi meubler la « belle chambre », comme l'on dit à Lavaux. Ces meubles seront utiles et simples, en même temps que coquets et de bon goût; et plus tard, je pourrai y faire entrer mes amis, qu'ils soient citadins ou campagnards, pour leur offrir un verre de 93.

Ainsi, à l'inverse de votre collaborateur d'il y a 30 ans, j'aurai plus de plaisir à *monter* qu'à *descendre*.

Là-dessus, je vous remercie et vous invite, Monsieur le rédacteur, à venir déguster le 95 dans la « belle chambre » où chacun aura son entrée... ou à la cave.

Un vigneron.

Tsau pou.

Coumeint Canari s'est met dè la tempérance.

Canari étâi coumeint bin dâi z'autro; l'avâi on gran dè sau dézo la leinga et l'étâi soveint assâiti, que c'étâi onna misère po sa fenna, kâ lo gaillâ fifâvè coumeint on perte et l'étâi pe soveint à la pinta qu'à l'ovradzo, que ma fâi laissivè tot sè démanguelioun̂â pè l'hotô. Sa fenna avâi bio lo réssi po ne pas tant bâirè, cein ne servessâi dè rein; mâ portant à la fin, po lâi férè pliési, s'arretâ on bocon, kâ l'amâvè gaillâ sa pernetta; mâ se restâvè dou dzo sein étrè bliet on étâi su que lo troisiémo sè reduisâi avoué onna trimbalâïe dè sorta. Et quand sa fenna lâi reprodzivè dè ne pas avâi mé dè caractéro, ye repondâi qu'on ne poivè pas dinsè sè tsandzi rique-raque, mâ que lâi faillâi allâ tsau pou, et l'est tot cein que savâi derè quand sè ramassâvè avoué onna bombardâïe.

Onna né, tandi l'hivai, que l'avâi on bocon tserdzi, ne sé pas que l'allâ fourguenâ déveron lo poâi (le puits) iô lè lans que lo dévessont couvri étiont lavi; mâ tantiâ que tseze dedein et que l'eût dè l'edhie tanquiè dézo lè tétets. Ma fâi l'eut bio barbottâ et dzevattâ, per lé âo fond, diabe lo pas que sè pu raveintâ solet. Adon ye sè met à ruâilâ, et sa fenna, que l'oût, va vairè que y'avâi.

Cé poâi étâi on poâi qu'avâi on siau aô bet de 'na corda que s'einvortollhivè et sè déseinvortollhivè à l'autro bet à n'on petit rebatté qu'on fasâi veri coumeint 'na mâola po férâ décheindrè et remontâ lo siau.

Quand la fenna fut quie, le virè la segnâola à rebou po férè décheindrè lo brotset, tot ein faseint onna salarda à se n'hommo et quand lo gaillâ cheint lo brotset et que s'est aguelhi dessus, sa fenna lo remontè dè cauquiès pî; mâ coumeint l'avâi se n'idée, le s'arrétè dè veri, laissè corrè la segnâola, et, piaf! vouâiqâie mon Canari que fâ on écllierbottâïe pè lo fond et lo vouâiquie remé à tricliâ et à ronnâ. La fenna, que rizâi dein sa barba, lo remontè on pou pe hiaut et lo fâ repliondzi onco on iadzo que ma fâi Canari sè fot ein colérè ein la traiteint dè bedouma et ein lâi deseint dè férè atteinchon. Mâ la fenna lâi fâ qu'on ne poivè pas dinsè lo raveintâ rique-raque; mâ que l'âi faillâi allâ tsau pou, et aprés avâi einradzi onco on bocon, Canari a pu frou, que l'a z'u coâite

d'allâ âo lhî, kâ l'étâi tot dépoureint et tot greboleint ; et lo leindéman l'a tant z'u vergogne dè l'afférè que l'a djurâ que cein ne l'âi arrevérâi pas onco on iadzo; que lo tsau pou ne vaillessâi pas onna pipâ dè crouïo tabà, et l'a signi la tempérance iô l'a tenu bon tant qu'ora.

Le moulin de Mazelonnes.

A la santé de maman Marody ! s'écria le meunier en élevant son verre plein d'un vin blanc rosé, pétillant comme du champagne.

Les autres répétèrent :

— A la santé de maman Marody!

Puis ils burent, tandis que la meunière, fière d'être fêtée, les regardait en souriant.

Les Marody célébraient, ce soir-là, comme chaque année à pareille époque, l'anniversaire de leur mariage, et comme ils étaient riches, orgueilleux et désireux de faire parler d'eux, ils donnaient un grand repas à toutes les connaissances dans le village.

Ça n'avait pas manqué une fois depuis onze ans, et ceux qui aimaient la bonne chère intriguaient longtemps à l'avance pour se faire inviter.

Les convives, fort nombreux ce soir-là, se délectaient autour de l'immense table copieusement servie et, la tête déjà échauffée, ils parlaient si fort qu'ils n'entendaient point l'ouragan de pluie se déchaîner dans la campagne.

Juin touchait à sa fin, et le ciel, chargé toute la journée de nuages bas et lourds, venait, depuis une heure environ, de les déchirer d'un formidable coup de foudre.

— Eh père ! cria tout à coup le fils des meuniers, Charlot, le plus méchant galopin de Mazelonnes, père, on a frappé, j'ai entendu.

Aussitôt les voix se turent et l'on écouta.

— Baste! fit la meunière, c'est le vent qui passe.

Mais l'enfant insista. Effectivement deux petits coups timides furent de nouveau frappés à la porte, et Charlot, qui n'était pas poltron, se leva pour ouvrir.

La pluie et le vent s'engouffrèrent aussitôt dans la salle, éteignant la lampe, et il fallut la rallumer pour reconnaître le vieux Béjoin et son petit-fils Daniel.

Le vieux Béjoin, c'était le mendiant attitré de Mazelonnes.

Chaque dimanche, depuis des années, on le trouvait debout contre le porche de l'église, avec son même paletot râpé et rapiécé, ses grosses lunettes et son bonnet de coton noir sous sa casquette à large visière. Il tendait la main à ceux qui se rendaient aux offices et tout le monde lui donnait, sauf les meuniers auxquels on n'avait jamais vu faire une aumône.

Pendant la semaine, accompagné de son garçonnet, il parcourait le pays avec une besace sur le dos, et personne ne leur refusait, car l'un était trop vieux et l'autre trop jeune pour gagner leur vie ; mais si, par hasard, les Marody les rencontraient près du moulin, se reposant à l'ombre du bouquet de sureaux, qui croissait derrière le mur, ils les chassaient et les appelaient vagabonds.

Cette fois, et bien que leur cœur battît fort à l'un et à l'autre, ils ne pouvaient moins faire que de leur demander asile.

Le meunier les dévisagea et haussa les épaules; ils étaient trempés jusqu'aux os, la casquette du vieux dégoutait comme le toit du moulin, les cheveux de Daniel collaient à ses tempes, et leurs vêtements laissaient une traînée d'eau après eux.

— Ah ! s'écria la meunière, quel gâchis ils vont faire ici !

— Qu'ils aillent à la grange, répondit son mari.

— Elle est fermée, murmura le père Béjoin, j'ai regardé avant que de frapper...

— Le toit avance assez pour vous garantir...

Et il ajouta :

— Mets-les dehors, ma femme.

Les convives se regardèrent stupéfaits; mais ils n'osèrent point protester et la meunière obéit.

La pluie redoublait, le vent hurlait comme un démon, de temps en temps un grand éclair traversait la salle et le tonnerre grondait furieusement.

Etait-ce l'orage qui, subitement, venait de chasser la gaîté des paysans? Je ne sais; mais bien qu'on restât fort longtemps à table, à cause de l'horrible temps, personne ne songea plus à rire et il n'y eut plus d'entrain.

Le lendemain, à l'aube, un paysan, Claude Champieux, qui passait près du moulin, s'arrêta et poussa une exclamation devant le père Béjoin qui râlait étendu à terre, et le petit Daniel endormi à ses côtés.

Il le réveilla et lui demanda l'explication de ce fait anormal, mais il ne put d'abord répondre; il grelottait, souffrait de la tête et tout son corps était courbaturé et endolori.

Le paysan s'agenouilla et souleva la tête du vieux mendiant.

— Va frapper au moulin, dit-il à l'enfant, et demande du secours.

Mais le petit refusa et raconta, par phrases hachées, que, l'orage les ayant surpris la veille au soir, ils s'étaient adressés au meunier pour trouver un abri, et celui-ci les avait chassés, en disant que le toit du moulin suffirait à les garantir.

— Ah ! la canaille ! s'écria Claude, la canaille !

Il chercha un instant comment il pourrait secourir ces pauvres êtres, car il ne fallait rien attendre des meuniers, dont le moulin, d'ailleurs, à cette heure matinale, était si bien clos, que les Marody n'entendraient peut-être point frapper.

Il ne réfléchit pas longtemps; sa ferme était proche et il se sentait de force à porter le vieux sur ses robustes épaules.

Il s'arc-bouta, fit un effort et l'emporta comme il put, suivi de Daniel, jusqu'à sa maison.

Une jeune femme, fraîche et blonde, vaquait déjà au ménage. Elle fut un instant effrayée et poussa un cri à la vue de son mari chargé d'un si étrange fardeau.

— Il n'en réchappera pas, c'est sûr, dit Claude, après lui avoir raconté la chose en deux mots; il a quatre-vingts ans, le pauvre vieux, et la pluie de cette nuit a glacé le sang dans ses veines. Enfin, je vais tout de même quérir le médecin, pendant que toi, ma femme, tu vas leur préparer un lit à tous deux.

Hélas ! le médecin fut inutile pour le père Béjoin, qui mourut sans avoir repris connaissance, quelques heures après; mais il donna ses soins à l'enfant qui présentait les symptômes inquiétants d'une fluxion de poitrine.

Ah ! comme il est pâlot et maigre, le petit Daniel ! Comme ses yeux sont cernés, avec un regard étrange et profond. C'est qu'ils ont vu la mort de bien près, ces yeux-là, et le convalescent garde encore l'épouvante de sa vision.

Pourtant, c'est fini, le spectre est parti, Daniel est sauvé, et dans son cœur encore endolori par la mort du grand-père, une autre affection commence à germer, vivace et franche, pour les bonnes gens qui l'ont recueilli et pour Trinette, leur mignonne petite fille, qui vient d'avoir ses trois ans juste comme il atteignait lui-même sa onzième année.

Lorsqu'il fut bien rétabli de sa maladie, comme il était travailleur et intelligent, l'enfant ne quitta plus la ferme. Il seconda ses bienfaiteurs, aux champs, dans la mesure de ses forces et gagna, à ce travail facile en plein air, une santé robuste, que lui envièrent plus d'une fois, pour leur fils, les meuniers de Mazelonnes.

— Eh ! leur disait Claude, faites-lui travailler la terre et il aura de belles couleurs comme Daniel.

Mais ils haussaient les épaules. Charlot serait, plus tard, un monsieur de la ville, médecin ou avocat, ils avaient assez de fortune pour ça. En attendant, et bien qu'ils fissent, il n'était, au collège, qu'un fameux cancre, qui ne fut reçu bachelier, à dix-neuf ans passés, que grâce à je ne sais quelle puissante protection.

(La fin samedi.) JEAN BARANCY.

A la police correctionnelle :

M. le président. — Comment osez-vous nier, quand dix témoins déclarent vous avoir vu !

Le prévenu. — Dix témoins qui m'ont vu ! qu'est-ce que ça me fait ! Mais je vous en amènerai cinquante qui ne m'ont pas vu.

THÉATRE. — Ceux qui veulent se désopiler la rate demain soir, et oublier les fatigues et les soucis de la semaine écoulée, n'ont qu'à prendre un billet pour la représentation de **Champignol malgré lui.** Ils seront servis à souhait.

Cette pièce sera précédée de *La grève des Forgerons*, de Coppée, dite par M. Scheler. Et vous savez comment M. Scheler dit les vers. La soirée sera donc bien remplie.

Jeudi, 28 février, l'**Arlésienne,** pièce lyrique en 3 actes, et *La belle Saimra,* pièce japonaise en 1 acte.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Livre de ménage. Prix : Fr. 2,—.

Registres, copie de lettres et toutes les fournitures de bureaux. — Confection sur commande de registres de tous formats, avec réglure et reliure spéciales — Cartes de visite, faire-part, en-têtes de lettres, enveloppes avec raison de commerce, factures, formules de traites, quittances à coupons, etc.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.